

d'armes, tels que celui du héros de Châteauguay, elle ne l'a pas moins été par la science et les vertus de notre clergé, par les lumières de nos publicistes, l'éloquence de nos orateurs et les connaissances de nos juriconsultes.

Dans tous les temps, la culture des lettres et des sciences a contribué à la gloire des peuples. Je vois avec bonheur que notre littérature nationale, quoique naissante, n'a pas été trouvée indigne de l'attention de notre ancienne mère patrie.

La réputation de plusieurs de nos littérateurs a traversé l'Océan, et leurs ouvrages ont été lus et goûtés par des écrivains distingués.

L'aimable diplomate dont j'ai déjà parlé a décerné à nos littérateurs des éloges d'autant plus flatteurs, que son goût littéraire est plus sûr. Ses conférences, aussi remarquables par le style que par l'étendue des connaissances, l'attestent.

Le couronnement des œuvres de l'un de nos poètes les plus éminents, par le plus haut tribunal littéraire de la France, sera un encouragement puissant pour ceux qui cultivent les lettres.

On a pu reprocher, surtout aux nationalités anciennes, un esprit étroit, et trop exclusif. Le christianisme, en proclamant tous les hommes frères, tend à faire disparaître ce défaut, et tous ceux qui sont pénétrés d'un esprit vraiment chrétien doivent éviter tout ce qui peut froisser le sentiment national et se rappeler que la charité chrétienne est de tous les pays et de tous les temps.

A une époque où les sociétés européennes sont si troublées, rendons de sincères actions de grâces à la Providence de ce que nous habitons une contrée où des populations de diverses origines vivent en harmonie, jouissent des mêmes droits politiques, peuvent se développer et exercer leur activité sans entrave, et jouir de la plus précieuse de toutes les libertés, la liberté religieuse. C'est cette liberté que de prétendus libéraux, ayant continuellement sur les lèvres les mots d'égalité et de fraternité, tentent de ravir aux populations assez infortunées pour vivre sous leur joug tyrannique.

Animé comme je le suis du désir de voir la nationalité à laquelle j'appartiens acquérir la gloire à laquelle elle aspire, et posséder tous les gages possible de vitalité et d'avenir, je voudrais que tous mes compatriotes pussent méditer les paroles suivantes : " Les nations qui ont de l'avenir et de la vitalité," dit l'écrivain que je cite, " réunissent les qualités suivantes : croyances religieuses profondes et intimes, moralité, respect filial à la vieillesse qui a autorité et connaissance, obéissance au pouvoir établi, force de constitution physique et courage, amour de la patrie et union de la famille, expansion de la nation au dedans et au dehors, simplicité de mœurs, amour du travail, ordre et absence de luxe, traditions religieuses, ancienneté de race, familles nombreuses ; les nations qui ont les défauts contraires sont menacées de dissolution."

Il ne me reste plus, Mesdames et Messieurs, qu'à vous remercier de l'honneur que vous nous faites, en venant honorer de votre présence nos séances universitaires. Les sujets que l'on y traite sont en général sérieux. En manifestant l'intérêt que vous y prenez, vous donnez une nouvelle preuve de l'intelligence qui vous distingue. Ce n'est que justice d'ajouter que ceux qui les ont traités l'ont fait avec un talent bien propre à intéresser leurs auditeurs. Vous avez eu ce soir un échantillon de ce talent brillant, dans la conférence que vous avez si bien goûtée et tant applaudie.

Bien que les cours de droit international ne soient pas obligatoires, si Dieu me prête vie et santé, j'ai l'intention de donner une conférence sur ce sujet, et à cette occasion, je dirai quelques mots de la diplomatie. Alors il me sera facile de démontrer que les femmes ont plus d'une fois fait preuve, dans des négociations difficiles et délicates, d'un tact et d'une habileté dignes des diplomates les plus renommés. Il faudra dire aussi un mot de ce que je nommerais volontiers la petite

diplomatie ; elle ne manque pas, elle non plus, d'importance. Je veux parler de la diplomatie du ménage, exercée avec tant d'art que, tout en conduisant les choses à leur guise, les femmes persuadent à leurs maris qu'elles ne sont que les esclaves de leur volonté. Cela rappelle un mot attribué à un homme d'esprit : " L'homme s'agit, et la femme le mène," et moi j'ajoute : pour son plus grand bien.

Monsieur le Recteur, nous ne pouvons nous séparer de vous sans vous exprimer le regret que cette séparation va nous laisser. Doué de la même aménité de caractère que votre estimable prédécesseur, M. l'abbé Méthot, vous avez comme lui acquis notre estime et nos sympathies. C'est sous vos hospices et avec le concours généreux et très généreux des médecins, que s'est fortement organisée et solidement établie la Faculté de médecine.

Si nous n'avons pas le bonheur de vous retrouver encore au milieu de nous, l'an prochain, soyez persuadé que nous conserverons un souvenir ineffaçable de votre passage, et que nos vœux pour votre santé et vos succès vous accompagneront partout où la Providence vous appellera à faire le bien, comme vous l'avez fait au milieu de nous.

CULTURE DE LA BETTERAVE

On lit dans l'Union des Cantons de l'Est l'excellent article qui suit sur la fabrication du sucre de betterave :

En calculant 16 tonnes de betteraves à l'arpent pour 1000 arpents, l'usine aura 16,000 tonnes à travailler. Cela lui donnera de l'ouvrage pour 150 jours, près de six mois. D'après les analyses faites, notre betterave devra rapporter en moyenne 10 pour cent de sucre ; à ce compte, l'usine fabriquera 3,200,000 lbs. de sucre raffiné, ce qui, estimé à huit centimes la livre, donne une valeur de \$256,000.

Les profits nets de l'Union sucrière seraient alors d'environ 50 pour cent. Beaux profits s'il en fut jamais !

C'est donc pour un capital de \$200,000, un revenu annuel, ou dividende de près de \$100,000.

Qu'on nous trouve une industrie dans la Puissance, dans le monde entier pour mieux dire, qui soit aussi profitable. Il n'y en a pas !

Cependant n'en soyons pas jaloux ; ne portons pas envie à la Cie. qui sait faire de si bonnes opérations.

Car nous, cultivateurs, pouvons encore faire mieux, avec la culture de la betterave.

Voici un calcul bien simple qui va nous le prouver :

Nous avons un arpent de terre évalué à \$15.00 ; on estime au plus haut, l'achat de la graine et du phosphate à \$8.00 ; le temps du cultivateur pour labourer, herser, semer, sarcler, récolter la betterave et la transporter à l'usine à \$9.00, soit en tout un capital de \$32.00 par arpent.

Ceci est estimé trop haut, mais nous voulons parler à toute déception.

En estimant à 16 tonnes de l'arpent le rendement de notre culture—le moindre qui ait été produit—nous réaliserons donc à \$1.00 la tonne, une somme de \$64.00, ce qui fait un profit de \$32.00 net, ou 100 pour 100.

N'est-ce pas que c'est magnifique ? N'est-ce pas que c'est encore mieux que l'Union sucrière ?...

Ce n'est pas tout. Songeons donc à tous les autres avantages que nous offrirait une pareille exploitation.

Ainsi, la propriété d'un chacun augmentera en valeur. La population augmentera aussi, et à leur tour d'autres industries viendront nécessairement se grouper autour de celle-ci.

C'est alors que nous jouirons du spectacle nouveau pour nous, d'un centre affairé et en pleine prospérité.

Quant à savoir si les betteraves pousseront bien dans notre province, l'expé-

rience de plusieurs années est là pour l'affirmer.

M. Barnard dit que " sur un terrain qui n'avait pas été très bien cultivé, la récolte de betteraves à sucre avait rapporté de 20 à 25 tonnes par arpent."

M. Malkoff, gentilhomme russe, auteur d'un traité important sur la fabrication du sucre de betteraves, déclare " que le rendement de la betterave au Canada, tant par la quantité que par la qualité, est quelque chose d'extraordinaire, et que, s'il restait le même en général, l'industrie du sucre de betteraves vaudrait mieux pour le Canada que la découverte de quelque riche mine d'un métal précieux."

Nombre d'hommes compétents de l'Europe et du Canada disent la même chose.

M. Antoine Casavant de St-Dominique, près de St-Hyacinthe, a toujours eu un rendement de 20 à 25 tonnes par arpent et ses betteraves soumises à l'analyse, ont donné 12½ par cent de sucre.

Mais voici le résultat d'expériences plus récentes faites à Berthier par un cultivateur, M. McManus.

Ces expériences au nombre de treize, ont été faites sur des sillons de 18 pieds mesure française, et la graine fut semencée le 1er de juin.

Sur les labours ordinaires, le rendement fut, sans phosphate, de 25 à 40 tonnes par arpent.

Avec phosphate, engrais bêché à 6 pouces de profondeur, de 36 à 39 tonnes par arpent.

Sur un labour de 16 pouces de profondeur engrais bêché à 6 pouces, de 39 à 60 tonnes par arpent. Ces chiffres sont attestés de la signature de M. McManus et ne peuvent être révoqués en doute.

Nos cultivateurs ne sauraient exiger davantage, pour se convaincre que la culture de la betterave est une affaire d'or pour eux et pour tous les endroits qui seront favorisés d'une usine.

Ce n'est pourtant pas la seule richesse que le cultivateur en recevra.

Il faut voir un peu plus loin que son nez, en culture comme ailleurs.

Songez donc qu'avec un système de rotation convenable, et en utilisant la pulpe—déchet de la betterave pour l'alimentation du bétail, il y a de plus une fortune à faire.

Il n'y a pas de grande culture de betteraves à Ontario, ni d'usine à sucre, mais il y a la culture du navet à laquelle se livrent tous les cultivateurs intelligents.

C'est avec cette culture qu'ils produisent ces bestiaux de renommée que l'on exporte sur le marché anglais et qui leur rapportent des profits qui les enrichissent si vite.

La vérité est que les cultivateurs d'Ontario sont généralement riches, parce qu'ils font de la production et de l'amélioration du bétail leur principale occupation, et que nos cultivateurs de la province de Québec le sont moins parce qu'ils ont trop négligé cette branche importante.

A eux de se reprendre. La culture de la betterave leur en donne non-seulement l'occasion, mais aussi les moyens.

Voici un trait à l'appui. Dans l'arrondissement de Valencienne en France, il ne s'élevait que quatre cents bêtes à cornes. Dix ans après l'établissement d'une fabrique de sucre de betteraves, il s'y en engraisait au-delà de 10,000.

Il devra en être de même parmi nous, s'il est vrai que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Il n'y a qu'à le vouloir !

Il y a toujours eu des éteignoirs et il y en aura toujours. Nous en avons vu ces jours-ci à l'œuvre, faisant accroître aux cultivateurs toutes sortes d'absurdités.

Ainsi les betteraves ordinaires comme on a pu le voir, poussent en dehors de terre.

Eh ! bien, un tel disait et répétait que la Cie. couperait toutes ces betteraves et que la partie supérieure poussée en dehors de terre, serait perdue pour le culti-

vateur et qu'au lieu de 16 tonnes, il n'en aurait peut-être que 8 ou 10.

Rien de plus bêtement imaginé. D'abord, la betterave à sucre dont la Cie. fournit la graine de semence est toute différente de celle-là. Au lieu de pousser en sortant de terre, elle s'enfonce dans la terre, et n'en sort que sous le coup de la bêche, ce qui explique pourquoi on exige de profonds labours et une terre bien meuble à cette plante qui ne cherche qu'à s'enfoncer dans le sol.

C'est ce qui explique aussi pourquoi la Cie. fait une condition dans ses contrats, de fournir elle-même la graine, voulant être sûre par là d'avoir la bonne sorte de betterave.

Que les cultivateurs intelligents ne se laissent pas prendre aux discours de ces éteignoirs.

M. Barnard dit qu'il a vu en Belgique des familles qui vivaient sur trois arpents de terre en moyenne. Et on sait qu'en ces vieilles contrées, les taxes sont énormes. Que dire donc de nos cultivateurs qui ont des terres de 100 et de 200 arpents, et presque pas de taxes à payer, lorsqu'ils auront la bonne fortune de cultiver la betterave avec les profits qu'on en attend ?

On se demande combien de personnes devra employer l'usine pour une exploitation de 1000 arpents.

Nous voulons bien satisfaire à cette légitime curiosité.

D'après les calculs les plus autorisés, cette manufacture devra employer de 250 à 300 bras.

Et si nous avions des usines pour pourvoir à la consommation du sucre au pays, elles emploieraient tous les jours 18,000 mains.

Est-ce que nous n'avons pas là le véritable moyen d'arrêter l'immigration aux Etats-Unis dont on a eu tant à se plaindre dans le passé ?

A NOS ABONNÉS

L'agent général de L'OPINION PUBLIQUE, M. Edmond Stevens, parcourt en ce moment les paroisses des comtés de Rouville, Napierville, Chambly, L'aprairie et Châteauguay, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que M. Stevens visitera, voudront bien lui donner tous les renseignements et l'aide que pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace, et surtout que ceux qui nous doivent s'empressent de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

PENSEES

La bravoure affronte le danger, la lâcheté le fuit ; tous les deux ont peur. Seul, le courage attend.

C'est dans les yeux de la femme qu'on aime qu'il faut lire ce qu'on peut lui demander.

Quelle analogie existe-t-il entre la femme et la fleur ? La beauté dure peu... de la fleur reste le parfum, de la femme le souvenir.

L'amour est une goutte céleste mise dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter.

Ne se défier de personne est simplicité ; se défier de tout le monde est folie ; se défier de soi est le premier pas vers la sagesse.

Qu'est-ce que la beauté ?—Une promesse de bonheur pas toujours remplie.

Pas un breuvage.—Ce n'est pas un breuvage, mais un remède, avec des propriétés curatives au suprême degré, ne contenant aucune drogue nuisible. Loin d'altérer un système déjà affaibli, il le reconforte. Une seule bouteille contient plus de houblon, c'est-à-dire plus de force réelle de houblon, qu'un bari ordinaire de bière. Tous les droguistes de Rochester en vendent, et les médecins le prescrivent. Rochester Evening Express.